

La francophonie et l'ouverture à l'Autre: Roger Léveillé, romancier, poète, essayiste*

par

Eric Annandale
University of Manitoba
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

L'objectif principal de cette étude est d'illustrer le concept de «la francophonie au pluriel» en examinant quelques ouvrages de Roger Léveillé, un auteur francophone de l'Ouest canadien. Dans ses trois romans les plus récents, *Plage* (1984), *Une si simple passion* (1997) et *Le soleil du lac qui se couche* (2001), Roger Léveillé se sert de la présence de l'Autre sans complexe, se gardant ainsi contre toute apparence de créer un espace culturel trop limité, potentiellement étouffant. Les personnages principaux de ces romans sont, dans un cas, anonymes du point de vue ethnique; dans un autre cas, américain et français et dans le troisième, métis et japonais. La présence du monde des arts (musique, peinture, architecture, littérature) est très riche, surtout dans les deux derniers, et sans exclusivité ethnique. De plus, l'«idée du palimpseste», même dans son sens métaphorique, permet de découvrir dans les œuvres de Roger Léveillé des allusions plus ou moins cachées. Elle enrichit aussi l'aspect ludique des textes où l'auteur fait des jeux de mots et des jeux d'idées, alliant les deux caractéristiques de «lucidité et ludicité» (Gérard Genette) qui contribuent tant à l'ouverture généreuse sur le monde qui caractérise ces romans.

ABSTRACT

This paper illustrates the concept of a "plural Francophonie" by examining the presence of the

* Version remaniée d'une communication présentée au colloque «Francophonie au pluriel», pour souligner le dixième anniversaire de *L'année francophone internationale*, qui a eu lieu à la Sorbonne (Paris) du 17 au 20 mai 2001.

cultural Other in three novels by Roger Léveillé, a western Canadian francophone author. In his three most recent novels, *Plage* (1984), *Une si simple passion* (1997) and *Le soleil du lac qui se couche* (2001), Roger Léveillé frequently invokes the presence of the Other, thus expanding the cultural space of the fictional worlds he creates. The main characters in these novels are, in one case, anonymous, in an other, American and French, and in the third, Métis and Japanese. In these novels, especially in the last two, the arts are evoked constantly and represent diverse ethnic sources. At the same time, the concept of the palimpsest, even in its metaphorical sense, results in numerous oblique allusions in Roger Léveillé's works. It contributes to the playfulness of the texts in which the author uses plays on words and ideas, combining two traits of lucidity and "ludicity" (Gérard Genette) which contribute in an important way to the generous openness to the world which characterizes these novels.

Le colloque de *L'année francophone internationale*, tenu à Paris en 2001, avait comme sujet global la «Francophonie au pluriel». L'objectif principal de cette brève étude est d'illustrer ce concept de «francophonie au pluriel» à travers l'exemple d'un auteur francophone de l'Ouest canadien, Roger Léveillé. Nous croyons qu'il est possible de démontrer que cette région, dont on oublie trop souvent les origines francophones et la place dans la francophonie actuelle, continue de manifester une énergie collective impressionnante et une remarquable productivité culturelle. Mais les conditions sociales, économiques et politiques de cette productivité sont particulières. Ces conditions peuvent, à notre avis, illustrer à la fois l'importance de la francophonie en tant que communauté linguistique et sa force en tant que communauté culturelle plurielle, ouverte à un grand nombre d'influences, de traditions, de perspectives différentes dont l'expression en français apporte une énorme richesse à l'ensemble. Il nous semble que le concept de l'ouverture à l'Autre se situe au centre même d'une réalité incontournable: en tant que regroupement de pays et de régions où la langue française est utilisée, la francophonie sera plurielle ou elle ne sera pas. Puisque dans de nombreuses régions de la Francophonie, la langue française coexiste, pour des raisons historiques, politiques et culturelles, avec d'autres langues qui sont souvent démographiquement plus importantes, la capacité du

français, en tant que présence culturelle, de s'énergiser au contact des autres langues et de s'enrichir comme véhicule transculturel, sera sans doute déterminante pour l'avenir de la grande Francophonie.

Avant d'aller plus loin, il y a trois précisions à faire: d'abord, le sens dans lequel nous employons l'expression «francophonie plurielle», le sens que nous donnons à l'expression «la présence de l'Autre», et enfin, le sens du mot «palimpseste» tel que nous allons l'utiliser plus tard. Pour nos fins ici, nous définissons la «francophonie plurielle» comme étant une entité internationale multiculturelle dont l'élément unificateur central est la langue française. Cependant, le français n'est pas nécessairement la seule langue d'un pays ou d'une région faisant partie de la Francophonie. Il peut être parlé par une majorité ou une minorité de la population. Dans ces cas, la présence de l'Autre est immédiate et explicite. Nous prenons donc ce mot dans un sens culturel et linguistique avec comme exemple le Manitoba, une province située dans l'Ouest canadien, où la population francophone représente moins de 5 % des effectifs. À cela s'ajoute, grâce en partie aux écoles et programmes d'immersion en français, un pourcentage croissant de la population non francophone capable de parler français. Le fait est, cependant, que le francophone au Manitoba est obligé de composer constamment avec l'Autre, cet Autre étant anglophone quant à la langue, mais provenant d'origines culturelles et ethniques très diverses. Le francophone trouvera d'ailleurs cette diversité d'origines même à l'intérieur de sa propre minorité: québécoise, belge, française et métisse, depuis longtemps et, plus récemment, africaine, haïtienne, antillaise, mauricienne et d'autres encore. Le multiculturel est omniprésent, tout comme la langue anglaise. La troisième précision que nous allons faire touche au mot «palimpseste». *Le trésor de la langue française* donne pour l'emploi du mot au figuré la définition suivante: «Œuvre dont l'état présent peut laisser supposer et apparaître des traces de versions antérieures». Gérard Genette (1982), en employant le mot dans le titre d'une de ses œuvres, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, a clairement donné de l'extension au sens de ce mot en l'associant à une vaste variété de pratiques transtextuels. Nous voudrions aller un peu plus loin en y ajoutant les traces dans un texte d'une variété de

pratiques ou de concepts d'autres cultures, traces qui se trouvent recouvertes par la langue de l'œuvre, dans ce cas, le français. Nous verrons que Roger Léveillé se sert explicitement du mot «palimpseste» pour caractériser un de ses romans.

Pourquoi avoir choisi de parler de Roger Léveillé? Né à Winnipeg, il vit toujours dans cette ville. Il a grandi et a reçu une grande partie de sa formation scolaire et universitaire à Winnipeg et à Saint-Boniface. Journaliste à la radio et à la télévision de Radio-Canada depuis plus de vingt ans, Roger Léveillé a publié cinq romans, des recueils de poésie et d'autres textes. Il dirige aussi la collection «Rouge», consacrée à la publication de nouveaux auteurs dans une maison d'édition francophone de Saint-Boniface. Le catalogue informatisé de la Bibliothèque nationale de France le caractérise comme «romancier, poète, essayiste [...] reconnu comme chef de file de la nouvelle écriture française hors Québec».

Tout cela, il le fait dans un milieu qui, à première vue, ne paraît pas trop propice à une telle entreprise. Après tout, Winnipeg, avec ses 670 000 habitants, se trouve à plus de 2 000 km à l'ouest de Montréal et dans une province dont la population totale dépasse à peine le million d'habitants, dont moins de 50 000 sont francophones. Cette petite population, cependant, n'est pas répartie de façon uniforme à travers la province mais, au contraire, se trouve plutôt concentrée dans quelques villages dans certaines régions rurales, et, en milieu urbain, surtout à Saint-Boniface. Cette concentration a sans doute aidé à assurer longtemps une certaine cohésion sociale et linguistique au sein de la population francophone. Néanmoins, nous l'avons déjà dit, les francophones du Manitoba ont à composer quotidiennement avec l'omniprésence de l'anglais. Mais nous savons aussi à quel point l'anglais est présent à l'échelle internationale à tous les niveaux et dans tous les domaines allant de la littérature à la technologie moderne et jusqu'à une certaine culture populaire. Dans son livre récent, *La francophonie littéraire: essai pour une théorie*, Michel Beniamino nous rappelle que

[...] la relation entre la langue et la littérature pose une question essentielle à notre discipline. En effet, les études francophones, même si elles sont, dans leur

principe, fondées sur l'analyse d'une littérature écrite dans *une* langue, se préoccupent en fait de littératures écrites en situation de contacts de langues, de cultures et de littératures, orales ou écrites, en langue autre (Beniamino, 1999, p. 29).

En un sens donc, ce qui est vécu au Manitoba représente tout simplement une intensification extrême d'une situation plutôt générale.

Nous allons donc aborder l'œuvre romanesque de Roger Léveillé sous l'optique du transculturel et de l'ouverture à l'Autre. Cette ouverture se pratique chez lui à partir d'une base culturelle francophone très solide, assise sur une large connaissance de la littérature et de la culture françaises, québécoises et franco-canadiennes d'autres parties du Canada. Étudiant, il avait déjà rédigé un mémoire de maîtrise sur Alain Robbe-Grillet, *Du point de vue et de quelques autres structures correspondantes dans l'univers romanesque d'Alain Robbe-Grillet*. Sa connaissance de cet auteur a certainement influencé la nature et la forme de certaines de ses premières œuvres. Plus récemment, on voit dans ses romans la présence explicite ou implicite d'une variété d'auteurs français comme Gautier, Proust, Apollinaire, Bataille, Annie Ernaux, Philippe Sollers, etc. C'est sur ses deux ou trois derniers romans que nous allons concentrer notre regard en tenant compte du fait que ces romans représentent une certaine maturité chez l'écrivain. Il s'agit de *Plage* (1984), *Une si simple passion* (1997) et *Le soleil du lac qui se couche* (2001).

Quels sont les traits principaux de ces romans? D'abord, il y a un fort élément ludique avec des jeux non seulement de mots, mais aussi des jeux narratifs, et des jeux impliquant la présence d'autres textes. Les romans de Roger Léveillé sont très courts ayant, du moins à l'origine, une disposition des paragraphes très espacée qui à la fois déguise le manque de longueur et crée, par les pauses et les silences, certains rythmes. Appeler un texte de cinquante pages un «roman», c'est jouer avec le mot, chercher des limites ou tenter d'en abolir. On ne sera donc pas surpris de constater qu'il s'agit d'un art très conscient, de textes auto-référentiels dans plusieurs sens du terme. Un exemple: vers la fin d'*Une si simple passion*, il y a une référence au titre du livre écrit par Lawrence, l'amant de la narratrice apparente. Le titre est *The*

Incomparable (Lawrence est américain et écrit en anglais.) Or, Roger Léveillé avait publié un essai dont le titre était *L'incomparable* (Léveillé, 1984), d'où il se trouve que Lawrence est associé à Léveillé ou est Léveillé l'auteur. Mais la voix apparente de la narratrice, nous l'apprenons à la fin du roman, n'est pas sa voix mais un texte écrit par Lawrence (Léveillé). Donc, il y a jeu au niveau de la narration et jeu aussi à propos de toutes les relations établies dans le texte ou par celui-ci: celle du lecteur avec le romancier, celle de l'écrivain avec ses personnages; celles des personnages entre eux et celles du texte de Roger Léveillé avec celui d'Annie Ernaux (1991).

Roger Léveillé joue donc non seulement avec le langage mais aussi avec le postmoderne. Mais dans cette auto-référentialité, cette extrême conscience de l'acte d'écrire, où se place l'Autre? La présence de la littérature, la pensée et la culture françaises sont évidentes. Et pourtant, quand on se rappelle que Léveillé n'est pas français, qu'il est canadien, on remarque que le lieu où se passe l'histoire peut lui aussi être ambigu. Dans le cas de *Plage*, par exemple, ce lieu est une plage qui «s'étend sur plusieurs kilomètres» sous un soleil obsédant, intense, à côté d'une nappe d'eau qui «s'étend à perte de vue» et qui est souvent agitée de «vagues violentes». Un lecteur français y verrait sans doute une scène de bord de mer. Le roman s'ouvre sur la description suivante de la scène:

Je me rappelle le sable, la plage, l'eau. Le lieu. Les vagues incroyables. Le clapotis. Oui, surtout ce murmure incessant. L'approche intouchable d'une comète.

Puis le soleil. Toujours le soleil. Surtout le soleil. Qui reprend. Qui ne cesse. Qui ne s'arrête... Et (les vagues) qui cravachent le sable. Rien. La plage qui reçoit calmement. Étendue. Ouverte. Disponible. La fureur du vent et des vagues qui moussent et la lèchent. Encore et encore. Incessamment et pour toujours (Léveillé, 1995, p. 127-128).

Et avec la tombée de la nuit:

Ni ciel, ni eau. Bruit d'eau. Mouvement de l'air. Mouvement de l'eau. À droite. Au loin. Les lampadaires de nuit de cottages (Léveillé, 1995, p. 129).

Pour beaucoup de lecteurs canadiens, et surtout pour des lecteurs manitobains, cela pourrait fort bien être la

description d'une plage au bord d'un grand lac, dans ce cas le lac Winnipeg ou le lac Manitoba. Cela est révélé en partie par un détail linguistique, l'intrusion d'un mot anglais «cottage» dans un sens très particulier, c'est-à-dire petite maison de bois construite près d'un des grands lacs du Manitoba et utilisée presque exclusivement pendant le court mais souvent brûlant été. Ce mot, Roger Léveillé l'a préféré à «chalet» très souvent employé en français au Manitoba dans le sens de «cottage». Plus tard, d'autres mots, plus exotiques, seront utilisés, mais le lecteur sera déjà suffisamment avancé dans le texte pour comprendre qu'ils ont comme fonction d'évoquer une comparaison: «le carrelage bleu *mexicain*» (p. 146), le «rythme *africain* de la plage» (Léveillé, 1995, p. 148), par exemple.

Il y a donc, sous-jacent, le texte d'un autre monde, souvenirs, impressions de l'Autre qui ne sont pas effacés mais plutôt rappelés par ce lac du Manitoba, dont les divers humeurs et aspects rythment le mouvement du texte. Mais, dans ce roman du moins, c'est la ressemblance plutôt que la différence qui domine. Ce qui n'est que partiellement oblitéré s'insère dans le texte de surface sans choc, sans friction.

Qu'en est-il d'*Une si simple passion*, roman encore plus court, publié en 1997? C'est à ce texte que Roger Léveillé a donné l'étiquette «roman palimpseste». La raison en est très simple. Il s'est inspiré d'un roman très court d'Annie Ernaux, *Passion simple*, publié en 1991. N'ayant pas été convaincu par l'attitude passive du personnage principal féminin envers une liaison amoureuse qu'elle vivait, Roger Léveillé a écrit un autre texte littéralement, physiquement entre les lignes de sa copie du roman d'Annie Ernaux. Sans renvoi explicite à l'original, le roman de Roger Léveillé ne cache pas son origine: le titre et les premières pages de son roman en disent déjà assez long. Son texte est, cette fois, un palimpseste à peu près dans le sens traditionnel du mot. Dès le départ, l'Autre est présent dans *Une si simple passion* sous forme d'un roman écrit par une femme qui se trouve non pas en France, mais à Montréal.

L'Autre culturel n'est évidemment pas entièrement absent chez Annie Ernaux. L'amant de la femme vient d'un pays de l'Est, la Russie, peut-être. Et de toute façon, comme elle dit: «l'homme qu'on aime est un étranger» (Ernaux, 1991,

p. 36). La narratrice voyage plusieurs fois à l'étranger, mais c'est pour des raisons associées à son amant. Il serait quand même difficile de dire que l'étranger, l'Autre, soit une préoccupation majeure dans le roman d'Annie Ernaux.

Par contraste, le roman de Roger Léveillé est très ouvert sur le monde et accorde une place importante à l'étranger, à l'Autre. L'amant, Lawrence, est un écrivain américain. La femme narratrice est une Française qui demeure au Canada. Ces deux étrangers s'aiment sur un fond culturel très riche qui se révèle à travers des citations et des références parfois explicites, parfois implicites. Il y a une sorte de présence dialogique de l'étranger, du francophone et du non-francophone. Le lieu où se déroulent les événements est Montréal, mais Lawrence demeure à New York. Picasso, de Kooning, Castaneda, Da Vinci, Watteau, Philippe Sollers, Alain Robbe-Grillet, Mozart, le Bernin, Helen Frankenthaler, Bataille, Gautier, Goethe, Apollinaire, Zengetgsu, le *New York Times*, Beckett, Godard, Molinari, Scarpetta, Gaudi, Vivaldi, Ofra Harnoy, Agnès Martin, Cy Twombly, le Chronos Quartet, John Oswald, Mallarmé, Proust, Baudelaire, Van Gogh, Joyce, Rimbaud, Bach, Glenn Gould, Margaret Mitchel, Pablo Casals, Yo-Yo Ma ne forment qu'une partie de la riche présence des arts et de la pensée du monde dans laquelle baigne ce texte.

Roger Léveillé a embrassé l'«étranger» sans complexe, sans difficulté, absolument sans compromettre son adhérence au français comme la base à partir de laquelle il connaît le monde. Son roman palimpseste est en fin de compte très différent du roman d'Annie Ernaux, surtout en ce qui concerne la texture culturelle et l'importance de l'Autre culturel.

Finalement, et très rapidement, il faut évoquer le plus récent roman de Roger Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche* lancée en avril 2001, à Saint-Boniface. Encore une fois, on trouve la présence de l'Autre mais d'un Autre différent de celui d'*Une si simple passion*. Dans ce roman, les cultures sous-jacentes sont la japonaise, la métisse et l'amérindienne. Le lieu, c'est le Manitoba, en partie à Winnipeg, brièvement à Saint-Laurent, une des principales communautés métisses de la province, et au bord d'un lac dans le centre-nord de la

province, lac qui donne son nom au titre du roman. Il est à remarquer que le nom du lac, «Setting» en anglais, est en réalité un mot de la langue algonquine et veut dire «là où on place les filets». La transposition du sens anglais de «setting», associé au coucher du soleil, donne «qui se couche», qui a une consonance tout à fait amérindienne: «kiscouche». Les relations avec l'Autre sont complexes et, souvent, inattendues.

La narratrice est une Métisse, et le personnage masculin principal est un vieillard d'origine japonaise. Ils deviennent amants; elle se trouve enceinte et va donc mettre au monde un enfant blanc-amérindien-japonais. Mais avant cela, le Japonais l'avait choisie pour traduire son livre de poésie *L'étang du soir* qui, dans un sens, devient leur enfant aussi. Il sera question de la surimposition d'un texte français sur un texte japonais. C'est peut-être forcer un peu le sens de palimpseste; et, pourtant, dans les sens figuratif et large, on peut dire qu'il y a un certain à-propos à l'utiliser dans ce cas comme dans l'autre.

L'œuvre romanesque de Roger Léveillé devient de plus en plus un dialogue avec l'Autre. Œuvre francophone, sans le moindre doute, c'est plus particulièrement une œuvre franco-manitobaine. Le caractère ludique est toujours présent, mais toujours accompagné d'une invitation à une lecture attentive et rationnelle. L'utilisation du concept large du palimpseste produit un dialogue entre deux œuvres, deux structures, même deux cultures. Ce dialogue produit ce que Gérard Genette appelle «un mixte indéfinissable, et imprévisible dans le détail, de sérieux et de jeu (lucidité et ludicité), d'accomplissement intellectuel et de divertissement» (Genette, 1982, p. 453). Cela explique le plaisir du texte si évident dans l'œuvre de Roger Léveillé aussi bien que son énergie dialogique. Dans cette œuvre, on ne ressent pas de complexe ni de crainte devant l'Autre. L'anglais est un «autre», mais il y a beaucoup d'«autres» dans l'Ouest canadien. Cela peut être vécu comme un problème, mais un problème, comme on a souvent dit, qui peut être conçu comme une occasion qui n'a pas encore été saisie. Roger Léveillé profite pleinement de cette variété, de cette complexité culturelle et linguistique pour enrichir sa propre œuvre comme avait fait bien avant lui, Gabrielle Roy, une autre Franco-Manitobaine, dans certaines de ses œuvres.

Michel Beniamino nous rappelle que «l'étude de la francophonie littéraire implique sans doute à la fois l'analyse de l'émergence et de la "mort" de certaines littératures» (Beniamino, 1999, p. 36). Il parlait à ce moment-là dans le contexte de Francophonies dites «nord-américaines», mais il est à remarquer que tous ses exemples étaient américains (états-unis). De toute façon, tant que des écrivains comme Roger Léveillé et plusieurs autres écrivent au Manitoba, cette région isolée, loin des grandes concentrations canadiennes francophones, maintiendra un dialogue vivant, lucide et ludique avec le reste de la Francophonie et, en fait, avec le reste du monde, en français.

BIBLIOGRAPHIE

- BENIAMINO, Michel (1999) *La francophonie littéraire: essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 462 p.
- ERNAUX, Annie (1991) *Passion simple*, Paris, Gallimard, 76 p.
- GENETTE, Gérard (1982) *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 467 p.
- IMBS, Paul (dir.) (1971) *Trésor de la langue française: dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle*. Paris, Éditions du CNRS, 16 vol.
- LÉVEILLÉ, Roger (1984) *L'incomparable*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 71 p.
- _____ (1995) *Romans: Tombeau, La disparate, Plage*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 170 p.
- _____ (1997) *Une si simple passion*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 57 p.
- _____ (2001) *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, n. p.